

— Vous voulez que moi... qui ai pris en quelque sorte la charge de cette enfant... je ne sais en quelle circonstance... je l'envoie à l'hôpital!... Ah! par Dieu! Non, mon bon docteur!... Je me considère comme ayant charge d'âme, et cette petite sera soignée ici.

— Quoi!... Vous voulez?...

— Qu'elle n'aille pas à l'hôpital... Cela, je vous le jure... Moi vivant... elle n'y mettra certainement pas les pieds...

Il y eut un silence, puis le docteur Lawson tendant ses deux mains au clown :

— Vous êtes un cerveau brûlé, Dick... à coup sûr... Vous avez fait... des choses... comment dirai-je... des actes... que je réprouve... Vous le savez... Je ne vous ai jamais caché ma façon de penser... ma manière de voir... Mais... vous êtes un brave et honnête garçon... Avec un peu plus de tenue... Mais!... Enfin! nous soignerons cette enfant ici!.....

— Oui, mon cher maître!... Vous lui donnerez ici, chez moi, vos excellents soins... Tony va courir sur l'heure chercher une garde-malade, une femme sérieuse, on en prendra deux, trois s'il le faut... Et cette petite... tombée du ciel... ne manquera de rien... S'il lui arrivait malheur... je ne me pardonnerais jamais.....

Ainsi était fait sur l'heure... Le docteur Lawson revenait le jour même, avant son dîner, et au moment où le clown Foot-Dick allait partir pour le cirque, où tous les soirs il donnait des représentations, il déclarait à celui-ci que l'enfant était atteinte d'une très dangereuse fièvre cérébrale nettement caractérisée.....

Avant tout, Foot-Dick donnait ses ordres précis à son petit domestique Tony recevait l'ordre de courir au plus proche des bureaux de placement, et de ramener avec lui, en voiture, une garde-malade. Ordre de ne point revenir sans garde.

— Et l'enfant sera énergiquement soignée, je vous le jure, mon bon docteur.

— Il le faut absolument, si on veut la sauver.

Ces mots serrèrent le cœur du brave garçon; cette enfant "tombée du ciel" se trouvait donc réellement en danger de mort!... Ce pauvre petit être au visage décomposé et rougi par les brûlures de la fièvre pouvait donc être frappé!

Non! Non!... C'était impossible!... Il fallait faire tout au monde pour détourner cette catastrophe.....

Aussi, lorsque deux heures plus tard, cette petite rosse de Tony revint avec une garde, Foot-Dick, qui avait vingt fois envoyé le groom à tous les diables, fit grand accueil à la nouvelle venue.

Comment était-elle?

Ni bien, ni mal, ni grasse, ni maigre; une figure quelconque, vulgaire et basse.

Solide, frisant la cinquantaine, ainsi que l'indiquaient aux commissures des lèvres et au menton certains signes indéniables de virilité.

Mon Dieu! comme la plupart de ses pareilles qui vivent de la souffrance et de la mort elle-même, mistress Sidler était bien un brin gourmande, un brin insensible, un brin chapardeuse, et possédant dans son âme peu élevée une foule d'autres "brins" qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Mais comme Foot-Dick ne discutait pas ses prix, lui promettait le thé et le sucre à discrétion, qu'elle se dit qu'avec un garçon seul la place serait bonne et fournirait d'excellents et nombreux rendements, elle se montra aimable, avenante, et s'empressa de donner des soins sérieux à la pauvre petite malade.

Celle-ci délirait et poussait des cris plaintifs, portant ses petites mains à sa tête endolorie, comme si elle eût voulu arracher les longues boucles soyeuses de ses cheveux blonds.

Et Foot-Dick de se mettre en tous ses états et aidant mistress Sidler à soigner et à calmer la pauvre Colette.

Le soir, avant la nuit tombée, revenait encore le docteur Lawson, et il ordonnait des applications de glace.

Foot-Dick vit avec désespoir sonner l'heure de courir à son cirque.

Et, ce qui ne lui arrivait jamais, il revint chez lui sitôt la représentation terminée.

L'enfant était un peu plus calme. Mais combien nombreuses furent encore les crises violentes et cruelles!

Alors, pour le clown commençait une vie nouvelle dont la plus grande partie se passait au chevet de l'enfant, de cette fillette à laquelle il s'attachait chaque jour davantage.

Plus de stations aux bars, plus de courses en ville, et ailleurs, plus de divertissements, plus de plaisirs.

Cependant après des alternations douloureuses, des hauts et des bas, des jours et des nuits où le docteur Lawson lui-même perdit jusqu'au dernier espoir, la nature fut la plus forte, et une médication savante, des soins incessants arrachaient Colette à la mort.

Elle entraînait en convalescence, mais elle n'était pas sauvée pour cela... Une rechute demeurerait à tout instant à craindre, et il fallait une surveillance excessivement sévère et de tous les instants pour éviter un dangereux retour de l'épouvantable maladie.

Il avait été entendu entre Foot-Dick et mistress Sidler que cette dernière ne se coucherait jamais avant la rentrée du clown. La sur-

veillance de la convalescente, — répétons-le, — devait être incessante. Il fallait l'empêcher de boire outre mesure, de satisfaire surtout les exigences de son appétit.

Une fois Foot-Dick rentré, la garde pouvait prendre du repos, et lui, étendu sur une chaise-longue, veillait en lisant ou en écrivant sa correspondance jusqu'au matin.

Mais un soir, en rentrant, Foot-Dick trouva mistress Sidler étendue en son lieu et place sur la chaise-longue, et ronflant comme un tuyau d'orgue. De plus, une forte odeur de whisky, distillée par la bouche de la ronfleur, se combinait aux âcres senteurs d'une lampe fumant outrageusement.

— C'est complet! — murmura le clown.

Et il courut avant tout au lit où reposait Colette.

Fort heureusement, la petite ne s'était pas réveillée, ne s'était aperçue de rien.

"Les enfants sans mère, — dit un proverbe persan, — Dieu les assiste."

L'enfant n'avait pas de mère pour veiller sur elle, Dieu l'avait assistée.

Notre ami Foot-Dick se garda bien d'arracher mistress Sidler à son lourd sommeil.

La garde se montra très troublée quand, au matin, elle s'étira, se trouvant étendue sur la chaise-longue.

Elle machonnait de balbutiantes excuses et cherchait à expliquer sa présence insolite sur ce meuble, parlant de sa fatigue, de ses veilles.

Foot-Dick la laissait s'empêtrer, ne semblant nullement se soucier de son embarras.

L'arrivée du docteur Lawson mit fin à son bafouillage. Mais à l'heure du déjeuner, Foot-Dick fit venir Tony, et devant mistress Sidler :

— Monsieur Tony, j'ai une demande à vous faire, une question à vous adresser... Je désirerais savoir de vous, monsieur Tony, s'il vous arrive parfois de boire plus que de mesure... et de vous trouver en ce lamentable et ravalant état qui se nomme l'ivresse?

Malgré de violents efforts pour garder son sérieux, M. Tony finit par laisser échapper un formidable éclat de rire, et pour employer l'expression essentiellement parisienne, se gondola fortement durant quelques instants.

Foot-Dick fronçait le sourcil et donnait toutes les marques d'un vif mécontentement.

— Monsieur Tony, — fit-il d'une voix tonnante, — je trouve votre hilarité aussi inconvenante que grotesque. Votre ricanement stupide me démontre surabondamment que vous vous trouvez fréquemment en cet état déplorable où la créature humaine dégringole au niveau de la dernière brute... J'ai dit : — "de la dernière brute" — vous avez compris, je pense!

Tony se tordait de plus en plus; ne pouvant arriver à reprendre son sang-froid, il cachait maintenant son visage pâle sous son mouchoir.

Dès qu'il lui fut possible de retrouver sa respiration :

— Mais, je crois... que monsieur, lui-même.....

— Taisez-vous!... monsieur Tony!... Taisez-vous!... Je vous l'ordonne... Je vous défends d'ajouter un mot de plus... Ce serait un comble... J'en appelle à mistress Sidler... Et si jamais, en rentrant chez moi, j'avais le malheur de vous trouver dans ce dégoûtant état dont nous parlons, — je suis certain que mistress Sidler est de mon avis, je le lis dans ses yeux... Oui, monsieur Tony, je vous jetterais à la rue comme un objet malpropre, en agrémentant votre sortie d'un coup de pied bien placé... là où vous savez... Vous m'avez compris!

Et, regardant l'infirmière bien en face, avec un inaltérable sang-froid :

— J'étais bien certain que vous me donneriez raison.

Et il conclut à haute voix :

— J'ai horreur des gens qui boivent, moi, d'abord.

La garde comprit sans doute l'apologue et se le tint pour dit, car elle ne but plus que le jour, en catimini, se surveillant de tout près... C'était tout ce que lui demandait Foot-Dick.

Donc, Colette revenait à la vie, à la santé, à la force... mais... c'était tout.

Les dévorantes ardeurs de la fièvre cérébrale avaient atrophié l'une des cases de son jeune cerveau.

Elle avait tout oublié de son passé... Tout, ou du moins ne lui restait-il de ce douloureux état, de ce drame de sang et de larmes, que des bribes bien confuses.

C'est en vain que Foot-Dick, son père adoptif, cherchait à l'interroger... même en français, car notre ami possédait admirablement notre langue.

Colette faisait un effort, cherchait à se rappeler, puis, portant sa main à sa jolie tête, comme si elle eût ressenti tout à coup une lancinante douleur :

— Je ne sais pas, — murmurait-elle, — je ne sais plus!...

— Elle dit vrai, — répétait Foot-Dick. — Et il n'y a pas à insister, on la ferait souffrir et elle finirait par pleurer... Nulle espé-